

*Paper presented at the 13th Congress of the International Society of Ethnobiology, Session 02
'Conservation and the sense of belonging in nature: a reflection on the proper place of humans in nature', Montpellier, France, 24 May 2012.*

Conflit de natures, le cas de l'ours des Pyrénées

Emmanuel Martin

Chercheur doctorant en ethnologie au Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative, CNRS, UMR 7186, Université Paris La Défense, France.

Abstract

In parts of the Pyrenees, the mountain is a hostile environment which needs to be mastered. Livestock farmers and the shepherds have the noble task of breeding and raising livestock in order to feed their communities. Due to a number of factors, the brown bear disappeared from this landscape and within one or two generations, people lost the habit and techniques to raise livestock amidst large carnivores. In the meantime, certain urban elites developed a philosophy of the environment based on the conservation of the biodiversity and the idea of a pristine nature. For some, the mountain became the emblem of a wild zone, which, to cover all its attributes, must be populated with wild animals, and among them, the biggest and strongest European mammal: the brown bear. The brown bear, the former "king" of animals, lost his status for the benefit of the lion at the end of the Middle Ages, to become an animal of exhibition to be ridiculed, before becoming the object of hunting during the last two centuries. In the middle of the 1990s, a re-introduction program of bears from Slovenia was initiated. Since then, a struggle between those 'for' and 'against' the bear has ebbed and flowed, highlighting an opposition between the urban and the rural, between outside and inside interests and politics...but it is also a confrontation between the 'nature' of some and that of others. The bear remains a ghost, about whom we speak, but who we do not see. The comparison with the Slovenian or Italian situation allows a better understanding of the specificities of the French case.

Résumé

Pour une partie des pyrénéens, la montagne est un environnement hostile qu'il faut maîtriser. Certains d'entre eux, éleveurs et bergers ont la tâche d'y élever du bétail afin de nourrir la communauté. Pour différentes raisons, l'ours brun a disparu du paysage et en une à deux générations, les hommes ont perdu l'habitude et les techniques pour élever des animaux au contact de prédateurs. Parallèlement, certaines élites urbaines ont développé une philosophie de l'environnement basée sur la préservation de la biodiversité et l'idée d'une nature vierge. Pour ceux-là, la montagne est devenue l'emblème d'une zone sauvage, qui, pour recouvrir tous ses attributs, doit être peuplée d'animaux sauvages, et parmi eux, le plus gros mammifère européen, le plus fort : l'ours brun. L'ours brun, ancien roi des animaux, a perdu son statut au profit du lion à la fin du Moyen Age pour devenir un animal de foire à ridiculiser avant d'être la proie de la chasse au cours des deux

derniers siècles. Dans le milieu des années 1990, un programme de réintroduction de l'ours en provenance de Slovénie a vu le jour. Depuis, les oppositions entre « pro » et « anti » ours se sont manifestées avec plus ou moins de vigueur sous le visage d'oppositions entre urbains et ruraux, entre politique venue de l'extérieur et intérêts géopolitiques locaux, ... Mais en réalité, il s'agit notamment d'un affrontement entre la « nature » des uns et la « nature » des autres. Quelles sont ces deux "natures" ? A quels imaginaires renvoient-elles ? La comparaison avec la situation slovène ou italienne permettra de mieux comprendre les spécificités françaises.

Imaginer que notre société est aujourd'hui, grâce à la science, totalement dépourvue de croyances et de motifs imaginaires reviendrait à prétendre que notre société serait la seule à en être miraculeusement dépourvue. Le rapport que nous entretenons avec notre environnement, avec les animaux par exemple, est le fruit d'une construction de notre société. La perception des figures animales contemporaines est métaphorique et issue de la tradition orale et écrite, à travers la pensée mythique ou la prose notamment, mais également de la tradition scientifique qui n'est pas indemne de parti-pris et de motifs idéologiques. Penser les animaux permet de dire la diversité de nos rapports au monde. Ours, loup, cerf, vautour, ... Il n'est pas anodin que ces espèces aient particulièrement capté l'attention et soient devenues des réceptacles, des pôles de projection. En effet, il est plus difficile de représenter la férocité, la force par exemple à l'aide d'espèces comme les passereaux ou la truite. Le fait que ces espèces aient une histoire si importante dans notre société dit bien quelque chose de cette société, peut-être notre fascination pour la violence, la prédation ou bien la majesté et la puissance. L'ours brun est une des espèces animales qui capte aujourd'hui beaucoup d'attention. C'est la raison pour laquelle, il présente un intérêt particulier et qu'il paraît intéressant d'en comprendre les raisons. Quelles sont les différentes perceptions de cet animal dans les Pyrénées ? Sur quels ressorts symboliques reposent ces projections ? Tels seront les questions essentielles que nous aborderons dans ce travail.

En France l'ours brun est uniquement présent dans le massif des Pyrénées. Il a été au bord de la disparition dans les années 1990 avec la présence de neuf ours sur l'ensemble de la chaîne. En 1995 et 1996, trois ours en provenance de Slovénie ont été relâchés dans les Pyrénées, puis cinq ours en 2005. Cette politique conduite par l'Etat français s'est vu opposée de violentes réactions contre les programmes de réintroduction, notamment de la part des agriculteurs de la chaîne des Pyrénées : manifestations, dommages aux installations publiques, forte campagne médiatique. Ce sujet est devenu une affaire nationale, à tel point que sous les gouvernements successifs, c'est le Ministre de l'Ecologie, sous autorisation du Premier Ministre et avec l'intervention du Président de la République, qui traite le sujet. Ceci souligne assez à quel point le sujet de l'ours revêt un caractère symbolique et supporte des projections qui dépassent largement le cadre économique local. Comment la présence d'une vingtaine d'ours dans les Pyrénées peut-elle provoquer autant de passions et de controverses ? Car, à regarder de simples statistiques, la proportion prise par ce sujet n'est pas en rapport avec le nombre de bêtes tuées par l'ours. En 2010, sur 570 000 ovins présents dans les Pyrénées, environ 17 000 ont disparues, toutes causes confondues (foudre, dérochement, prédation de toutes natures, ...). Or, l'ours a été reconnu responsable de la mort de 167 ovins cette année-là. Notre hypothèse est qu'en dehors des facteurs économiques et des questions géopolitiques, les représentations autour de la nature et des animaux sauvages pourraient expliquer

en partie les oppositions entre ceux qui sont contre la présence de l'ours, essentiellement la société agro-pastorale, et ceux qui sont pour la présence de l'ours, comme les naturalistes, certains professionnels du tourisme et une majorité de la population pyrénéenne.

Ce travail a été mené dans le cadre de la réalisation du documentaire *L'ours, une histoire d'homme* (Breitenbach et Martin, 2011) par l'association Altaïr Nature¹ au cours duquel nous avons été amené à rencontrer une multitude d'acteurs et de spécialistes : bergers, éleveurs, commerçants, naturalistes, touristes, chasseurs, ethnologues, géographes ... Nous avons également participé à l'enquête Parole d'Ours 2009 pour le compte de l'association Ferus. Ce travail mené entre 2009 et 2011 a porté sur les Pyrénées et a également fait l'objet d'enquêtes en Slovénie et en Italie. Sur la base des données de terrain collectées au cours de ce travail, les deux premières parties rendent compte de la perception de l'ours que nous avons rencontrée. La troisième partie complète ces données à partir de travaux de différentes sources. La quatrième partie replace les perceptions dans leur contexte anthropologique et historique, les analyse et apporte des éclaircissements sur données présentées dans la première afin de préciser, nuancer des positions qui pourraient paraître trop manichéennes ou archétypales.. Enfin la dernière partie de notre texte tente de comprendre la situation en Slovénie puis en Italie afin de mieux percevoir la situation pyrénéenne.

De qui parle-t-on ? Il est difficile de réaliser des découpages francs et nets au sein d'une population comme celle des Pyrénées, si multiple et hétérogène. La population des Pyrénées compte environ 600 000 personnes. Le nombre d'agriculteurs est d'environ 10 000 et ne cesse de décroître. Il serait idéal de ne parler que de « populations locales » par opposition à de nouveaux venus dans les vallées ou à des responsables d'institutions publiques ou associatives soucieux de la préservation de l'environnement. Mais dans tout travail de synthèse, il est bien nécessaire de faire des regroupements de populations hétérogènes qui présentent des conceptions que l'on a pu reconnaître comme communes, si l'on souhaite rendre compte d'une situation.

Dans l'enquête Parole d'ours 2009, nous avons souhaité intégrer une question sur la perception de l'ours dans les Pyrénées. A cette question *Que représente l'ours à vos yeux ?*, il était demandé de répondre au choix entre quatre propositions *L'ultime sauvage, Le roi des animaux, Un animal maléfique, Autre (à préciser)*. 1791 personnes avaient répondu. Ces résultats ont en partie été exploités dans cet article :

Représentation	Total	%
L'ultime sauvage	843	47,1%
Une figure de protection	273	15,3%
Le roi des animaux	217	12,1%
Un animal comme les autres	147	8,2%
La beauté	124	6,9%
Un patrimoine	62	3,5%
Un animal maléfique	54	3,0%
Le danger	18	1,0%
La puissance	16	0,9%

¹ Altaïr Nature est une association basée dans les Pyrénées dont l'objectif est de collecter des données de terrain sur le milieu naturel et de vulgariser la connaissance autour du milieu naturel et de sa perception. Cf. www.altair-nature.org

Un prédateur	13	0,7%
La gloutonnerie	10	0,5%
Sans réponse	5	0,3%
Les montreurs d'ours	5	0,3%
Un alter ego de l'homme	3	0,2%
Total général	1791	100,0%

Résultats enquête « Parole d'ours 2009 » - Ferus

La nature des uns

Une première conception de la nature concerne essentiellement la société rurale² et de manière plus étendue, ceux dont les racines et les conceptions peuvent être proches du monde rural, ou bien qui dépendent de la filière agro-alimentaire, ou bien encore de commerçants, de fonctionnaires, ... Les agriculteurs sont les derniers représentants de la société agro-pastorale, une société qui achève d'imploser et qui voit les derniers représentants d'un monde né à l'époque néolithique se dissoudre peu à peu au sein de la société. La situation de l'élevage n'est pas homogène sur l'ensemble du massif et des situations différentes apparaissent. D'une part, es animaux élevés, les techniques utilisées, les objectifs sont différent d'une région à l'autre des Pyrénées car les troupeaux sont plus ou moins gardés et destinés soit à la viande soit à la production de fromage³. D'autre part, il y a de petits éleveurs, souvent proches de leurs bêtes et des élevages à grande échelle.

Dans cette conception, l'espace montagnard est considéré comme le résultat de modes d'exploitation adaptés au milieu. Le système agro-pastoral est structuré suivant des unités spatiales. Il y a le village entouré de prairies, la forêt et les estives. Cette conquête de l'espace s'est déroulée sur plusieurs siècles. C'est au cours du XIX^e siècle que le bocage achève sa progression et fait disparaître l'*openfield* (Pitte, 2011). Les estives sont elles-mêmes divisées en zones exploitées au cours de la période estivale suivant les potentialités et les milieux. Les troupeaux sont conduits en fonction de la qualité de l'herbe, de la valeur fourragère et de la maturité sur la base d'une connaissance des plantes et de savoir-faire. Cet ensemble forme un lieu de travail qui a été aménagé par l'homme et est « entretenu » par les troupeaux. Comme il nous l'a été indiqué plusieurs fois au cours de ce travail, les éleveurs et les bergers estiment qu'ils sont les « jardiniers » de la montagne⁴. Ce nom suggère que la montagne est un jardin, c'est-à-dire un lieu durablement aménagé où l'on

² Il sera question ici de la société rurale dans la mesure où c'est avec elle que l'ours a le plus d'interactions. Les forestiers exploitent également le milieu, mais la présence de l'ours a une faible incidence sur la gestion de la forêt et de la biodiversité qui s'y développe. Si cet article était consacré au cerf, on aurait également inclus les forestiers pour lesquels la présence de cerfs a une forte incidence sur l'état de la forêt.

³ « À l'ouest de la chaîne, dans les Pyrénées-Atlantiques, le pastoralisme est dominé par l'élevage d'ovins pour le lait et la fabrication de fromage. Une tradition de gardiennage, liée au besoin de la traite en montagne, s'est mieux maintenue que dans le reste des Pyrénées. Au centre du massif (Hautes-Pyrénées, Haute-Garonne, Ariège), le pastoralisme s'est spécialisé dans le cheptel bovin et surtout ovin pour la viande. À l'est, dans les Pyrénées-Orientales, l'élevage de bovins pour la viande domine les ovins. » (Benhammou, 2007).

⁴ On retrouve cette conception de l'espace montagnard dans les publications de l'Association pour le Développement Durable de l'Identité des Pyrénées : « Les Pyrénées ne sont pas naturelles, elles sont le fruit d'une coévolution du travail de la nature et de l'homme. Les éleveurs pyrénéens sont considérés comme les « jardiniers de la montagne » et non plus comme de véritables producteurs » (ADDIP, 2008)

cultive de façon ordonnée des plantes domestiquées ou sélectionnées⁵. C'est une fierté que de pouvoir expulser le sauvage hors de cette sphère, une entreprise attachée au *progrès*, l'addition du travail d'une multitude de générations qui se sont attachées, avec fierté, à se soustraire à l'arbitraire du monde sauvage, qui ont patiemment conçu, mis au point, maîtrisé la production d'animaux pour devenir indépendant de la nature, se libérer de ses aléas, de ses mystères et de ses dangers. Dans cette perspective, rattachée à la tradition chrétienne fortement ancrée dans le monde rural, la forêt est un lieu dangereux car associé à la subversion, à la débauche et la déchéance, aux esprits et aux cultes païens, à des rites d'une époque préchrétienne.

Dans cette perspective, les activités que les hommes exercent dans la nature sont perçues comme positives. D'abord, parce que ces activités sont socialement valorisées et rattachées aux valeurs de travail. Mais aussi parce que les interventions de l'homme sur le milieu naturel sont pensées comme ayant un impact favorable sur la biodiversité en créant une mosaïque de milieux juxtaposés les uns aux autres, alors que les espaces non maîtrisés ne sont qu'uniformité et par conséquent plus pauvres.

Aujourd'hui, on voit des espaces « se fermer », des prairies en « friche » envahies de noisetiers et de taupes. La forêt gagne sur les « jardins ». On entend également les mots « se dégrader », « sale ». Une friche est justement un ancien espace cultivé où on laisse pousser des plantes spontanées. C'est le symbole de la « dégradation » du paysage, d'une perte de la maîtrise de l'espace végétal, mais aussi du « retour » des animaux sauvages qui l'accompagne, de ceux qui se nourrissent dans les mêmes espaces (cerfs, isards, sangliers, ...) et de ceux qui constituaient une menace directe pour les troupeaux et que l'on avait réussi à éradiquer, en particulier le loup (dont le retour dans les Pyrénées est encore discret) et l'ours. C'est dans la perspective de la maîtrise de l'espace et de la lutte contre le sauvage que l'ours avait été éliminé des montagnes pyrénéennes, particulièrement au XIX^e et au XX^e siècle. Les plaintes contre l'ours foisonnaient dans la presse du piémont pyrénéen jusqu'aux années 1950-1960 et déclenchaient les battues. On versait des primes pour la destruction d'un ours (Marliave, 2000) à une époque où l'on était valorisé pour un tel acte de bravoure⁶. L'ours, c'est d'abord ce retour du sauvage, c'est le symbole de l'abandon des espaces autrefois maîtrisés, propres. C'est le symbole d'une diminution de l'influence et des idées d'une société rurale, la perte de valeurs et de repères.

Pourtant dans le monde rural et pyrénéen, où les animaux pouvaient être classés en trois catégories, les animaux domestiques, les gibiers et les « autres », l'ours a toujours eu une place à part. On retrouve son nom dans la toponymie pyrénéenne⁷. Sa nature est ambivalente et oscille entre l'animalité et l'humanité. On se souvient qu'en Béarn, l'ours est né de la transformation d'un homme déchu par Dieu (Sébillot, 1984), qu'on l'appelait « et Moussu » *le Monsieur*, ou bien « Marti » (Sébillot, 1984) ou « Martin ». Il est capable de se mettre en position verticale, *comme un homme* et lorsqu'il est dépecé, sa dépouille ressemble à celle d'un homme. L'ours n'a pas de valeur positive

⁵ Il serait intéressant de retrouver l'origine de cette auto-désignation afin de situer dans quel contexte socio-culturel et à quelle époque elle a été forgée.

⁶ « Si les anciens s'en sont débarrassés, ce n'est pas pour rien », nous confiait un éleveur de la vallée d'Aure, Hautes-Pyrénées. « De notre époque, le gars qui tuait un ours il était décoré. Celui que j'ai vu c'était à Arreau, il avait été tué à Bareilles. On filait une pièce », selon un berger de la vallée d'Aure, Hautes-Pyrénées, Entretien filmé – F. Breitenbach, Juin 2010

⁷ La vallée d'Ossau, le village d'Osse-en-Aspe (en Béarn), l'Artz mendi (la « Montagne de l'ours » en Pays Basque), os en occitan béarnais et artz en basque signifiant ours (Benhammou, 2007).

particulière, parfois une valeur patrimoniale. Louis Espinassous a été berger et a mené des enquêtes notamment sur les figures de l'ours dans les Pyrénées. Il a rencontré de nombreux bergers. Selon lui, on disait de l'ours qu'il était respectueux et qu'il était très malin. Lorsqu'il était proche des troupeaux, il fallait se relayer toute la nuit. « Mais il était plus malin que nous, il nous baisait toujours la gueule »⁸. Il était considéré comme « notre semblable », comme très intelligent, également parce qu'il faisait des choses que les autres animaux ne font pas, comme utiliser ses membres antérieurs comme un homme le fait avec ses bras, ou bien comme trouver des solutions face à des situations nouvelles.

Mais cet ours anthropomorphisé, cet « autre » de l'homme qui avait presque totalement disparu, même s'il conserve cette image aujourd'hui, revient dans un monde rural qui, en une génération, a modifié ses modes d'exploitation et s'est très bien accoutumé de vivre sans l'ours. En Béarn, le gardiennage des animaux était confié aux cadets de la famille, ces personnes étant sacrifiées socialement pour veiller sur le troupeau. Pour certains, devoir de nouveau garder les bêtes, c'est une régression (Benhammou, 2007). Ce qui caractérise la relation aujourd'hui, c'est la concurrence, le retour du sauvage dans un espace domestiqué et sans contrainte de prédateur, c'est le retour de la compétition avec le sauvage. La perception dominante est celle de l'agresseur, agresseur du troupeau et des hommes, le « nuisible », le maléfique, celui dont on avait réussi à se débarrasser. Les ours réintroduits de Slovénie ont également cette image de l'étranger, dont les comportements sont plus agressifs que les ours des Pyrénées. Un éleveur nous confiait que ce sont seulement les descendants de ces ours slovènes qui seront considérés comme pyrénéens, mais pas les ours relâchés. Certains éleveurs s'accommodent de cette nouvelle donne⁹ tandis que d'autres la refuse.

L'ours est l'agresseur, faute d'un autre également. Il est nécessaire de souvenir que l'agresseur ultime, le dévorateur par excellence pour les sociétés pastorales, c'est le loup. Louis Espinassous rappelle que « Tout l'aspect diabolique c'était le loup, l'ours était le gentleman. Avant les troupeaux étaient de 20 à 30 brebis. Avec 15 brebis au tapis, on était ruiné. Et c'est resté, même si les proportions ne sont plus les mêmes. Il y a un attachement qui peut paraître bizarre de l'extérieur »¹⁰. En l'absence du loup, disparu au XX^e siècle dans les Pyrénées, l'ours, seul prédateur potentiel, semble endosser toute la responsabilité du couple ours-loup. Lorsque le loup reviendra en Pyrénées, le statut d'agresseur de l'ours pourrait passer au second plan¹¹.

Mais le monde de l'élevage n'est pas le seul à surveiller le retour des ours dans les Pyrénées. Le monde de la chasse est également concerné. La présence de grands prédateurs peut, pour certains chasseurs, représenter une menace sur leur appropriation de la nature. Par la gestion directe de certaines espèces, les espèces gibiers, les chasseurs exercent un pouvoir. Ils se sentent « légitimement propriétaires » d'une partie de la nature, que ce soit des espaces, des espèces et de leur passion. La présence de l'ours peut être gênante par les contraintes qu'elle fait peser sur le

⁸ Entretien filmé – F. Breitenbach, Mai 2010. Cf. également (Espinassous, 2005).

⁹ « On paie la montagne », selon un éleveur du pays Toy, Hautes-Pyrénées. « Le mouton est un animal qui a été domestiqué par l'homme et introduit dans un milieu qui lui est hostile, il faut donc s'en occuper », selon un éleveur de la vallée d'Aure, Haute-Pyrénées, Entretiens filmés – F. Breitenbach/E. Martin, Janvier 2010.

¹⁰ Entretien filmé – F. Breitenbach, Mai 2010.

¹¹ « Dans des régions à ours où le loup est absent (comme en Pyrénées par exemple), on constate que l'ours ne bénéficie pas d'une telle popularité. On peut alors se demander quel serait son statut social si un autre prédateur reconnu, cette fois-ci totalement carnivore, comme le loup partageait le territoire » (Bobbé, 2002 : 131)

territoire et dans l'exercice de la chasse qui peut conduire à des accidents. Comme nous le confiait le président de l'association des chasseurs de Melles¹², « l'ours ne doit en aucun cas nuire à l'activité de chasse. La chasse est une activité économique. L'ours est facteur de développement, mais pas au détriment d'une activité : la chasse »¹³. F. Decaluwe de l'Equipe Technique Ours de l'Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage travaille notamment à former et informer les chasseurs sur la chasse en présence d'ours et estime que les chasseurs « jouent le jeu ». L'ours n'est pas véritablement considéré comme un concurrent sur les espèces gibiers, mais un problème potentiel dans l'organisation de la chasse en battue¹⁴.

L'ours peut alors être considéré comme un animal ordinaire, qui n'a pas de caractère déterminant par rapport aux autres animaux. Les propos portent certes sur l'animal lui-même, mais également sur les origines et les conséquences de sa présence. Il est question ici de conception de l'espace comme étant entièrement façonné par l'homme, où les animaux non-domestiques ne sont pas les bienvenus. Il est question de politique dans les rapports entre le local et le national. On voit également pointer la peur de l'étranger, plus dangereux. Les enjeux autour de la question de la biodiversité entretenue par l'élevage sont également présents en même temps que les incertitudes sur les pertes en bétail. Mais il est question également d'un attachement aux animaux qu'ils ont élevés, à la peur d'être agressé physiquement par l'animal, des contraintes pour un éleveur nées de la présence des ours et du partage de l'espace avec d'autres utilisateurs. Ce cadre appelle à des travaux plus fins pour raisonner pays par pays, voire vallée par vallée. En regard de cette partie de la société pyrénéenne, d'autres perceptions de l'animal sont à l'œuvre.

La nature des autres

Parmi les personnes que nous avons rencontrées et qui ont une perception différente de l'ours, on trouve des Pyrénéens « de souche », des néo-valléens, des citadins qui habitent à proximité ou qui ont une résidence secondaire, des touristes, des professionnels de la montagne, des naturalistes professionnels ou associatifs, des fonctionnaires, des commerçants, ... Cette perception s'applique d'abord à l'espace dans lequel vit l'ours : l'espace pyrénéen.

Dans cette « nature des autres », deux conceptions de l'espace peuvent être considérées au sein du cadre géographique que sont les Pyrénées. On a d'une part un espace conçu comme un objet patrimonial, regroupant un patrimoine paysager et culturel à préserver mais qui est accessible à tous.

¹² Entretien filmé – F. Breitenbach, février 2010.

¹³ Melles est une commune de Haute-Garonne d'une centaine d'habitants, s'étend sur 5 000 ha où l'ours est régulièrement présent. Elle s'étage de 500m à 2600 m. L'ACCA compte 63 adhérents, 20 - de 30 ans, 30 entre 50 et 65 ans. Elle couvre 750 ha en propriété privée et 4 200 ha en propriété communale. Différentes techniques de chasse sont utilisées, particulièrement la battue au sanglier et la chasse à l'approche de l'Isard. Pour l'organisation de la chasse : l'Equipe Technique Ours de l'Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage a un répondeur téléphonique qui permet de connaître les dernières positions relevées des ours. Lors d'une battue, l'organisateur doit se renseigner sur la présence de l'ours. Le lieu de la battue peut être déplacé.

¹⁴ Entretien filmé – F. Breitenbach/E. Martin, Mars 2010.

C'est l'espace des professionnels du tourisme et des touristes. Les Pyrénées sont perçues comme un immense lieu récréatif constitué de lieux « sublimes » à admirer, à parcourir et de villages « pittoresques » à visiter. D'autre part, pour les naturalistes, professionnels ou associatifs, l'espace est conçu comme un « biotope », constitué de différents « milieux » qui accueillent une « biodiversité », un monde soumis aux lois de la nature. Ces deux conceptions de l'espace s'accordent sur le fait que la nature présente dans l'espace pyrénéen est un coffre-fort, un paradis longtemps oublié. Mais pour l'une, il s'agit de la mettre en valeur, d'en faire profiter le plus grand nombre et d'une certaine manière en tirer partie. Pour l'autre, elle est un objet à étudier, pour comprendre son état et prendre des mesures de protection qui s'ensuivent pour limiter les accès et perpétuer ce trésor pour les générations futures.

Dans cet espace, le monde sauvage a tendance à se confondre avec l'ensemble de l'espace ou une partie seulement, suivant les individus ou les profils de personnes, dans un glissement sémantique entre « sauvage » et « nature ». La nature devient ce qui est sauvage et le recouvre pleinement. Les Pyrénées, et les montagnes en général, sont perçues comme les derniers bastions du sauvage en France, des espaces où l'homme serait très peu intervenu, où des espèces rares continuent à évoluer. C'est un milieu qui se suffit à lui-même¹⁵.

Dans cet espace, l'homme n'est qu'un invité qui ne doit pas laisser de trace de son passage. L'action des hommes est perçue négativement. Les interventions humaines sont jugées à l'aune de l'état général de la planète et l'homme est perçu comme un destructeur du trésor que représente la nature.

Les animaux sauvages sont comme des baromètres de la qualité « sauvage » de l'espace. Leur multiplication est perçue positivement. Dans le panthéon des espèces sauvages, l'ours arrive presque en tête, un « ultime sauvage », comme il a été perçu au travers de l'enquête Parole d'ours. Son étymologie l'ancre dans notre histoire naturelle et culturelle¹⁶. Ce qui domine aujourd'hui c'est son classement parmi les « grands prédateurs », avec le loup et le lynx. Prédateur est un terme de biologie qui représente l'animal du point de vue de sa place dans la chaîne alimentaire¹⁷. C'est celui qui se nourrit de proies. Le caractère mis en avant au travers de cette appellation est donc sa capacité à prélever, à tuer des animaux, sauvages ou domestiques, une certaine forme de violence. Cela illustre également sa force, sa taille, sa puissance mais aussi sa beauté. Mais au-delà du prédateur, l'ours représente un être fabuleux, une forme de Graal. « Ca fait très longtemps que je me balade, je ne l'ai jamais rencontré, c'est là que je me dis que c'est un animal très malin, très sauvage, très discret. Quand je trouve une trace d'ours, j'ai le cœur qui bat à 100 à l'heure. C'est merveilleux, il

¹⁵ Pour une néo-valléenne de la vallée d'Aspe, Béarn, « la nature sauvage, c'est la nature où on peut se perdre. ..., c'est des espaces qui sont restés vierges. C'est l'immensité et la richesse en faune et en flore, là où l'homme ne va pas » Entretien filmé – F. Breitenbach, Mars 2010.

¹⁶ Selon S. Bobbé, l'ours signifie « le commencement », Orsus, ursus (Communication personnelle). Pour M. Praneuf, l'ours est un mot d'origine indo-européenne (art-, arct-, urs-, ...) qui a donné Arthur ou Martin. Les peuples germano-scandinaves l'appelaient Ber, qui a donné Bern, Born, Björn, Bernard, bear, brun, d'après son pelage (Praneuf, 1988).

¹⁷ Dans le monde anglo-saxon, on parle de *large carnivore* « grand carnivore », ce qui diffère de « grand prédateur » dans la mesure où c'est un terme de classification, même s'il renvoie également à un régime alimentaire à base de viande. Dans ce cas, le caractère mis en avant est le fait qu'il s'agit d'un mammifère. L'attention est moins portée sur sa qualité « d'assaillant ».

est encore là, c'est un miracle »¹⁸. Certains pyrénéens ont pu voir un ours. « C'est une vision extraordinaire !, extraordinaire !, que je souhaite à beaucoup de gens qui s'intéressent à ce sujet »¹⁹. Son intelligence est particulièrement louée et lui confère une proximité avec l'homme. C'est le sauvage, qui même s'il est pisté, a un comportement imprévisible, qui ne peut être orienté. Le retour de l'ours, c'est le « retour » du sauvage. Il incarne une nature pure, un animal qui ne triche pas, vierge de tous les calculs et de toutes les manipulations dont la société humaine est capable. Il incarne un temps mythique des émotions vraies. Avec son retour dans les Pyrénées, l'ours devient le symbole d'une nature restaurée. En le maintenant dans notre espace, on tente de se faire pardonner nos fautes, le concernant directement puisque l'on a tenté de le faire disparaître, mais aussi toutes nos erreurs envers la nature qui prend le nom de « Dame ».

L'ours est également considéré comme un patrimoine biologique dont « la disparition rendrait la forêt pyrénéenne classique »²⁰. C'est aussi un patrimoine culturel pour les Pyrénées, un emblème propre au massif, une partie de l'identité des Pyrénéens.

Un autre caractère essentiel de l'ours revenu en nombre dans les Pyrénées, est qu'il n'est pas dangereux, pour l'homme en particulier. En fait, il suffit de se comporter comme il faut et ainsi il ne doit pas y avoir de problèmes. Son régime alimentaire est également présenté comme largement constitué de végétaux.

Ainsi les données récoltées sur le terrain permettent de distinguer deux perceptions de l'espace, de la nature. D'un côté une nature à domestiquer dans laquelle l'ours n'a pas sa place et de l'autre un espace sauvage riche de la présence de cet emblème dans cette nature coffre-fort. L'ensemble de ces caractères ne se retrouve pas chez chaque protagoniste ou individu. Il constitue une addition de la palette de perceptions que nous avons pu collecter au cours de ce travail. Toutefois, d'autres perceptions de l'ours méritent d'être présentées qui permettent de préciser davantage le portrait de cet animal et des rapports que nous entretenons avec lui.

D'autres images de l'ours

L'exposé sur les différentes conceptions de la nature nous a déjà permis de caractériser différentes figures de l'ours. Il n'est pas inutile de compléter avec quelques données, notamment sur différentes autres figures de l'ours qui n'apparaissent pas dans les discours, mais qui pourtant concourent largement à forger les représentations autour de cet animal. Il est également nécessaire de revenir sur des perceptions et de les mettre en regard de certaines données.

¹⁸ Témoignage d'un commerçant de Lescun, Pyrénéen « de souche », Pyrénées-Atlantique. Entretien filmé – F. Breitenbach, Août 2010.

¹⁹ Témoignage d'un habitant du Luchonnais, Haute-Garonne. Entretien filmé – F. Breitenbach/E. Martin, Mars 2010.

²⁰ Témoignage d'un naturaliste professionnel d'une Institution publique française en charge de la gestion des espaces et des forêts, Vallée d'Aure, Hautes-Pyrénées. Entretien filmé – F. Breitenbach/E. Martin, Janvier 2010.

Les grandes figures que l'ours a endossées au cours de son histoire transparaissent encore aujourd'hui. Animal encensé, animal diabolisé, l'ours a tout connu. Si l'ours est présent dans les représentations humaines des Pyrénées dès le paléolithique supérieur²¹, ces représentations se situent dans un environnement culturel trop éloigné du nôtre pour pouvoir être interprétées dans notre cadre. Selon M. Praneuf (1988) et M. Pastoureau (2007), on le trouve dans la mythologie grecque lié à Artémis, déesse des bêtes sauvages ou comme principal attribut de la déesse Artio chez les Celtes. Au Moyen Âge, l'ours est le roi des animaux en Europe. Il symbolise la force et le courage et dans l'histoire de beaucoup de souverains européens, l'affrontement avec un ours est souvent relaté et le plaisir des seigneurs est de le chasser (Praneuf, 1988)²². Manger de la viande d'ours et boire son sang avaient pour effet de rendre invincible²³. L'ours devient un animal royal, parent de l'homme et ancêtre de nombreuses lignées de grands hommes. A partir du haut Moyen Âge, l'Eglise s'efforce de faire descendre l'ours de son trône pour y installer le lion, roi du bestiaire de l'Orient, vedette des traditions écrites bibliques, grecques ou romaines. L'ours est détruit physiquement et symboliquement dans les récits des vies de Saints. Il prend la figure du Diable, sale et velu. De grands massacres d'ours sont organisés, par Charlemagne notamment, dans une politique d'éradication des cultes païens, spécialement ceux tournés vers les forces de la nature. Les anciennes fêtes ursines sont interdites et les plus grands Saints sont fêtés en lieu et place de l'ours. Parallèlement, les forêts sont défrichées pour accueillir l'expansion démographique. La couverture végétale diminuant, l'ours disparaît peu à peu des plaines pour devenir un animal de montagne dès le Moyen Age. Ainsi l'histoire de l'ours a été déterminée par plusieurs piliers socioculturels de notre société. Le monde gréco-romain, puis la christianisation ont placé l'homme au-dessus de tous les autres êtres vivants, inventant ainsi la nature. En parallèle, les grands royaumes européens se sont constitués avec la volonté économique et symbolique de gagner sur la nature pour développer l'agriculture. L'ours devient une bête de foire, un balourd que l'on ridiculise dans les récits²⁴. Le savoir naturaliste reste très approximatif jusque dans les années 1950.

D'après les travaux de S. Bobbé, l'ours possède des caractères anthropomorphes que l'on perçoit dans la littérature orale à travers la sexualité (enlèvement, accouplement, hybridation, filiation et métamorphose) comme par exemple dans le conte de Jean de l'Ours. Il a une attirance sexuelle pour les femmes (Sébillot, 1984), (Maudhuy, 2012)²⁵, il représente la virilité exacerbée, et symbolise la pulsion sexuelle. La figure de l'ours comme un alter ego de l'homme se retrouve dans les différentes anciennes fêtes de l'ours, dont certaines subsistent encore comme en Pyrénées-Orientale, à Prats de

²¹ Grotte des Espéluques (Hautes-Pyrénées), Pierre sculptée de la grotte d'Isturitz (Pyrénées Atlantiques), Gravures pariétales de la Grotte des 3 Frères (Ariège), Lissoir de la grotte de la Vache, Allait (Ariège), Gallet gravé, Massat (Ariège). On peut supposer dans certains sites l'existence d'une religion de l'ours (Pastoureau, 2007). On pourra se reporter à Tillet T., Binford L.R. dir. (2002) - *L'Ours et l'Homme*, Actes du colloque d'Auberives-en-Royans, 1997. Pour les cultes contemporains de l'ours, voir notamment (Chichlo, 1980) et (Mathieu, 1984).

²² Voir *La chasse de Gaston Phoebus, comte de Foix, envoyée par lui à Messire Philippe de France, duc de Bourgogne...* (Gaston III, [1387] 2008)

²³ « Avant et après l'an mille, chasser l'ours, l'affronter et le tuer en combat singulier reste un acte de bravoure propre au chef et au héros » (Pastoureau, 2007 : 82).

²⁴ Selon M. Pujols « Mon grand-père était montreur d'ours. De deux vallées de l'Ariège sont partis des quantités d'ainés de paysans qui sont allés dans toute la France, puis en Angleterre, jusqu'en Amérique. Pourquoi ? : la nécessité. Il fallait gagner sa vie et on crevait de faim » (Comm. Pers.). Voir *L'horsalher, le montreur d'ours*, un film de Jean Fléchet, 1982 notamment sur la famille Pujols (Fléchet, 1980).

²⁵ Cf. l'histoire de Maria de Pascau des Hautes-Pyrénées d'après le Dr. Antoine Martin, *Anciens rites de fécondité*, Rennes, 1899, cité par Maudhuy (2012).

Mollo par exemple) Cette fête a lieu au début du mois de février. Elle rejoue l'histoire de Jean de L'ours. La sortie de tanière de l'ours au début du mois de février marque la renaissance de la vie. Le plantigrade, cousin sauvage de l'homme, est « l'hirsute », l'homme sauvage (Fabre, 1976) qui descend à proximité du village pour y séduire une jeune femme. Traqué par les chasseurs, il est capturé par les hommes en blanc et « désensauvagé » pour être transformé en homme afin rejoindre la communauté villageoise grâce au mariage. Le rasage représente une humanisation de l'animal que l'on va débarrasser de toute cette noirceur symbole de sauvage. Une fois cet ours rasé, on va pouvoir en faire un homme que l'on va marier à une fille du village. La fête se termine par la danse de l'ours avec cette jeune femme, un ours qui va être humanisé et qui va d'une certaine façon représenté l'autre de l'homme dans un monde sauvage. Comme l'interprète Sophie Bobbé, tout au long de la fête, un symbolisme sexuel est attaché à la figure de l'animal. L'ours est un médiateur, qui après avoir été initié à la danse, donc à l'humanité, se charge d'initier les jeunes filles à la sexualité par l'acte du mâchurage (véritable rite de passage féminin) faisant d'elles des femmes potentiellement épousables. Cet ours est là pour signifier notre alter ego dans un monde différent du nôtre, mais le plus semblable des différents (Bobbé, 2002)²⁶. D'autres fêtes « traditionnelles » de l'ours existent actuellement dans les Pyrénées-Orientales sur un modèle semblable comme à Arles-sur-Tech et Saint-Laurent-de-Cerdans. Des fêtes aujourd'hui disparues avaient également lieu dans les Pyrénées comme à Amélie-les-Bains (Pyrénées-Orientales) et à Argelès (Hautes-Pyrénées) où une fausse chasse à l'ours était mise en scène, à Gèdre et à Luz (Hautes-Pyrénées) et en Andorre où des ours déguisés étaient mis à mort, puis ressuscités. Pour Robert Bosch, spécialiste des fêtes de l'ours, c'est une alternative à la vie sociale moderne et une valeur culturelle refuge locale face à la modernité. L'ours est le seul à pouvoir tenir ce rôle car il ressemble à l'homme, il est fort et vit en solitaire²⁷. Des fêtes de l'ours *modernes* sont célébrées, comme les Estivales de l'ours à Arbas, au cours desquelles sont organisés des débats, des sorties « nature » et un marché de produits issus de l'agriculture biologique, rassemblant essentiellement des « adeptes » de la « nouvelle » culture du sauvage.

L'hibernation de l'ours a fait de lui un animal psychopompe et un animal utérin. C'est celui qui, à la Chandeleur revient du monde inférieur chargé d'âmes et, comme mis en lumière par Fabre, il les libère en pétant (1976)²⁸. C'est l'animal qui hibernant dans sa tanière bien close à l'abri du danger, du froid et de la faim symbolise la vie utérine, un animal capable de réintégrer le sein maternel, comme le masculin cherche à le faire par l'acte sexuel (Praneuf, 1988).

Dans la littérature écrite, l'ours apparaît comme un animal imprégné de mystère avec le pouvoir de se régénérer, de « ressusciter » au terme de l'hibernation. La force et la puissance de cette figure de l'ours pourrait voire sa source dans une projection de nos pulsions sexuelles par une humanisation excessive de l'animal. Cette humanisation se traduit aujourd'hui par la prénomination des ours, l'emploi de termes de la sphère familiale humaine pour désigner les rapports entre les ours (Bobbé, 2002). Cette anthropomorphisation n'est pas nouvelle et rejoint celle que nous avons évoquée plus haut avec *le Moussu* (le « Monsieur »).

La figure de l'ours comme un alter ego de l'homme est également présente dans la chasse à l'ours. On peut distinguer deux types de chasse. D'abord une chasse locale, organisée pour éloigner ou tuer

²⁶ La plus ancienne référence à la fête de l'ours retrouvée date de 1444, (Van Gennep, 1977), (Bobbé, 2002). Voir également (Brulé, 1990), (Fabre et Lacroix, 1978).

²⁷ Entretien filmé – F. Breitenbach, Février 2010.

²⁸ Voir également (Praneuf, 1988) et l'association de l'ours et de Saint Blaise.

un ours qui commet des dégâts près d'un village ou dans une zone particulière. Cette chasse est souvent le fait de spécialistes locaux ou de « braconniers », qui en ont fait une activité professionnelle annexe. La dépouille de l'ours est promenée alentour et le chasseur est récompensé par la population pour l'avoir débarrassée de ce « nuisible ». Jusqu'au XIX^e siècle, la chair est consommée et la carcasse est exploitée (peau et graisse notamment). Puis, d'après les données de L. Espinassous, la chair de l'animal n'est pas consommée²⁹, et la dépouille enterrée. A partir du milieu du XIX^e siècle, des chasseurs de « l'extérieur », arrivés grâce au développement du tourisme et des moyens de transport, vont également chasser l'ours³⁰. Pour Louis Espinassous « Un chasseur qui a tué l'ours c'est un alpiniste qui a gravi l'Himalaya. D'autant que pour péter un ours, Fallait en avoir ! »³¹. Chasser l'ours confère au chasseur une immense gloire et fait de cet animal un alter ego de l'homme³².

L'ours, c'est aussi la peur, le danger, le prédateur. La crainte de l'ours, c'est la peur de la bête sauvage, une peur ancrée dans les histoires et les contes³³, l'évocation d'une époque très ancienne où l'homme était censé affronter ces animaux pour survivre, où les bêtes sauvages ne dédaignaient pas croquer un homme ou deux de temps en temps. D'autant que des histoires d'attaque d'ours en provenance du continent nord-américain traversent régulièrement l'actualité. L'ours est alors perçu comme un retour à cette époque où l'homme était fragile, une fragilité qui pourrait resurgir tout à coup au détour d'un chemin ou en passant une crête, en allant ramasser des champignons ou des myrtilles.

Paradoxalement, l'ours est également une des grandes figures de protection. Au XV^e siècle, rencontrer l'ours est un très bon signe (Sébillot, 1984). Dans l'enquête Parole d'ours 2009, cette figure apparaît sous les traits du « nounours », de la peluche. C'est l'enfance et la protection qui sont ici évoquées. L'ours en peluche est notamment donné aux enfants pour leur faire passer la peur du loup. Interprétant le pédiatre et psychanalyste Winnicot, S. Bobbé estime que la peluche est un objet transitionnel proposé par les parents pour donner du réconfort aux enfants dans une période de développement bien particulière du nourrisson. Elle l'aiderait à se reconnaître comme sujet et par conséquent à identifier les autres comme extérieurs à lui. En dehors de l'histoire de l'apparition du « nounours » comme peluche au début du XX^e siècle³⁴, la prédominance de la figure ursine parmi les peluches reste encore mystérieuse (Bobbé, 2002). Mais l'ours protecteur est également une figure plus ancienne. Lorsque des montreurs d'ours passaient dans les villages, on faisait monter sur le dos de l'ours des personnes qui avaient des maladies de peau, des crises d'épilepsie ou des gens qui

²⁹ Ce semble confirmer J. Fournier *Bref hommage à mon ami Henri Nicolle*, Toulouse, vers 1875, cité par R. Maudhuy (2012).

³⁰ Bouchet, dans un travail sur l'histoire de la chasse dans les Pyrénées, a relevé environ 2 000 actes de chasse contre l'ours entre 1650 et 1950, dans *Histoire de la chasse dans les Pyrénées françaises : XVI^e-XX^e siècles (ours, loups, lynx, bouquetins, rapaces, saumons)* (Bouchet, 1990). Voir également Marliave *Histoire de l'ours dans les Pyrénées : de la préhistoire à la réintroduction* (Marliave, 2000).

³¹ Entretien filmé – F. Breitenbach, Mai 2010

³² Entretien filmé – E. Martin, Mars 2010, cf. également Bobbé, 2002 : 184.

³³ Au Moyen Age, on récitait des « huées » pour éloigner l'ours (Praneuf, 1988)

³⁴ L'origine de l'ours en peluche proviendrait de la confection d'un ourson par un commerçant des Etats-Unis à la suite d'une histoire de chasse de Théodore Roosevelt au cours de laquelle il aurait épargné un ourson (d'où le nom de Teddy). Une autre version fait remonter l'origine en Allemagne à partir d'une femme artisan de peluches dont les exemplaires auraient été importés aux Etats-Unis.

avaient peur du loup (Sébillot, 1984). Par conséquent l'ours a été une figure de protection contre un plus nuisible que lui³⁵.

Les représentations de l'ours ont donc évolué au cours de l'histoire. Certaines n'ont plus cours. Elles sont également variées suivant les lieux géographiques et elles divergent énormément suivant les expériences et les modes de vie des individus. Mais aujourd'hui, en dehors du monde agricole très minoritaire, il semble que les représentations positives de l'ours comme un patrimoine, un symbole du monde sauvage dominant sur les anciennes représentations autour du cycle annuel de la vie, du rapt de femme, de l'alter ego de l'homme (ancienne version), ou bien de celui qui fait peur. Ce sont les reflets de l'histoire de nos rapports avec notre environnement qui sont changeants et particuliers. Afin de mieux comprendre ces représentations, essayons de les replacer dans un cadre historique et social, ainsi qu'au sein d'autres modèles d'appréhension de notre environnement naturel.

La nature, l'ours, les hommes : perspectives et analyses

L'une des grandes oppositions que l'on retrouve dans les différents discours autour de l'ours est celle du sauvage face au domestique. La valeur créditée par l'interlocuteur aux deux termes de ce couple explique une partie des différences de point de vue. Pour certains, l'entreprise humaine depuis toujours a été de repousser le sauvage, de domestiquer, de civiliser en quelque sorte la nature, pour pouvoir faire de ces terres incultes des terres riches, capables de produire des ressources dans le noble but de nourrir la population. C'est dans ce cadre domestiqué que l'ours n'a pas sa place. Certains Pyrénéens se trompent-ils en disant que l'ours est un animal dangereux qui attaque l'homme ? Sont-ils crédules, ignorants, habités par la peur et des croyances irrationnelles, comme une aube de l'humanité, eux qui persistent dans l'erreur, les oubliés de la science ? Le discours des uns n'est-il pas aussi idéologique que le discours des autres ? Pour ces autres, la nature sauvage revêt un caractère presque sacré. C'est cette nature qui doit être préservée avec tous les attributs du bestiaire qui marquent le caractère sauvage d'un territoire, l'ours en étant un emblème. Il s'agit de rétablir un équilibre écologique. L'attitude se base sur un principe de réparation, quitte à minimiser la réalité éthologique de l'ours, pour asseoir sa propre explication du monde. Pour autant, ces deux perceptions de notre environnement naturel sont loin d'être communes à l'ensemble de l'humanité. Mais d'où viennent ces deux conceptions de notre environnement naturel ?

Pour P. Descola, « la conception du monde qui consiste à considérer que l'homme est en dehors de la nature est en réalité propre à l'Occident et est le fruit de toute une histoire bien particulière... Aucune autre société humaine n'a appréhendé son environnement de cette manière »³⁶. Pour les autochtones comme pour d'autres peuples vivant de la prédation, l'opposition entre sauvage et domestique n'a pas grand sens car la totalité de l'environnement parcouru est considérée comme une demeure spacieuse et familière. On retrouve l'absence d'opposition chez bien des pasteurs

³⁵ Entretien filmé – E. Martin, Mars 2010.

³⁶ Entretien filmé – E. Martin, Mars 2010

nomades de l'Afrique sahélienne et nilotique, du Moyen-Orient et de l'Asie Centrale. Chez les Achuars, les animaux familiers sont élevés par les humains, alors que les animaux sauvages sont élevés par les esprits, c'est la seule différence. La domestication des plantes et des animaux ne s'est pas accompagnée d'une distinction entre nature et culture. Pour P. Descola, l'Occident a une conception naturaliste (2005). C'est le néolithique européen qui voit naître une opposition entre des espaces cultivés et des espaces non cultivés, entre animaux sauvages et animaux domestiques³⁷. L'antinomie entre le sauvage et le domestique apparaît clairement dans le monde de la Grèce antique. Le sauvage apparaît notamment comme le lieu des exploits virils. En Europe, est sauvage ce qui relève de la *silva*. C'est la forêt européenne, un espace inculte peuplé de bêtes, de plantes et de peuples frustes, loin des lois et de la cité et que la colonisation romaine va peu à peu grignoter. Le domestique s'y oppose et s'épanouira en civilisé. Le monde latin se distingue du monde grec et de sa chasse héroïque pour ne plus voir dans la traque du gibier qu'un moyen de protection des cultures. La *silva* a perdu son attrait et est devenue un obstacle à l'extension agricole. Le paysage romain est un paysage domestiqué, marqué de l'empreinte du travail et s'oppose au désordre de la forêt. Pendant le très haut Moyen Âge, on assiste à la fusion des civilisations romaines et germaniques. Dans le monde germanique, l'espace non agricole est annexé au village. L'organisation de l'espace est concentrique, mais sans séparation avec la forêt. C'est de la fusion de la conception latine et germanique que naît le paysage de l'Occident médiéval (2005).

Par conséquent, la perception de l'espace pyrénéen comme un espace domestique est le fruit de l'histoire de l'Occident, en particulier de notre conception héritée de la culture latine et qui est loin d'être partagée par l'ensemble de l'humanité. C'est l'« ancienne » culture du sauvage ou plus exactement la conception « classique » du sauvage et du domestique, entre « utile » et « pas utile », dont S. Bobbé rappelait qu'elle s'applique à l'animal que l'on ne maîtrise pas et qui représente une menace potentielle pour l'homme et ses productions (récoltes et bétail), un sauvage ancré dans l'imprévisibilité et l'absence de contrôle dans un contexte européen de crise des activités agro-pastorales traditionnelles (Bobbé, 2001). Selon S. Dalla Bernardina (2006), ce penchant pour une nature bien domestiquée cacherait en vérité un penchant inavoué pour la domination, le contrôle de l'autre, dont les plantes et les animaux, comme décrit par Pierre Bourdieu (2001)³⁸. Ces perceptions des grands prédateurs et de l'ours en particulier sont nées à une époque qui rendait compte d'univers et de liens sociaux différents, dans lesquels les rapports dominant/dominé étaient encore plus criants qu'aujourd'hui.

C'est au XIXe siècle qu'une frontière apparaît de nouveau au sein de l'espace occidental. Le romantisme invente la nature sauvage, la philosophie du *wilderness* (Emerson, Thoreau, Muir), rédemptrice et déjà menacée par l'industrialisation. Les sites naturels protégés, la randonnée et le goût pour les paysages exotiques font leur apparition. Le premier espace protégé, le Parc du Yellowstone, est créé en 1872 aux Etats-Unis. La « nouvelle » culture du sauvage a mis du temps à se répandre en France. Cette pièce d'origine anglo-saxonne, pour reprendre les termes de S. Dalla Bernardina (2011), ne prend véritablement racine en France qu'en 1963 avec la création du parc

³⁷ Les animaux non domestiqués l'auraient été volontairement, une sorte de « cynégétisation » pour les maintenir dans un état naturel réservé à la chasse (84-85), 2005.

³⁸ Bourdieu dénonce la position du représentant, l'oracle, parlant avec toute l'autorité de cet absent insaisissable, s'annulant lui-même au profit d'une personne morale transcendante. Cette position permet d'exhausser la *libido dominandi* (volonté de puissance) qui anime l'espèce humaine en général et certains membres en particulier.

national de la Vanoise en Savoie, soit près d'un siècle plus tard. Dans les Pyrénées, c'est en 1967 que le parc national des Pyrénées est créé, il y a donc environ une génération seulement. Cette explication du monde est par conséquent « récente » en quelque sorte en France et dans les Pyrénées. Il n'est donc pas surprenant de la voir contenue par les perceptions classiques du monde sauvage.

Si nous revenons sur la perception du monde rural comme le « jardinier » de la montagne, on pourrait nuancer l'étendue de cette maîtrise dans la mesure où le contrôle de l'espace est nettement plus limité que dans les plaines. En effet, l'espace montagnard n'est pas « cultivé » dans la même proportion que les plaines en raison de l'incessibilité évidente du relief. Par conséquent, le degré de maîtrise de l'espace est moindre que dans le modèle latin né à l'époque romaine. Par ailleurs, cette maîtrise de l'espace est-elle encore aujourd'hui une réalité dans toutes les Pyrénées ? Avec la déprise agricole, il y a de moins en moins de producteurs en montagne. Les espaces se ferment dans certaines régions des Pyrénées et la réalité de la domestication de l'espace est moins étendue. A contrario, les tenants de la nouvelle culture du sauvage ont le sentiment que là où il n'y a pas de barrière, il n'y a pas de propriétaire. En montagne, le sentiment est celui de *openfield* : peu d'hommes sont vus au travail, il n'y a pas de clôtures, les forêts et les estives semblent vivre d'elles-mêmes. La perception est celle d'un territoire où la présence effective du travail de l'homme est si discrète qu'elle en devient imperceptible au néophyte. Mais en réalité tout est administré. Il y a donc un quiproquo perceptif sur l'espace montagnard dans lequel on a d'une part un espace que l'on voudrait totalement maîtrisé, mais que ne l'est pas tant que cela et d'autre part un espace que l'on voudrait sauvage, mais qui ne l'est pas beaucoup plus.

Sur cette question, un élément qu'il paraît utile d'éclairer est l'opposition que nous avons relevée à propos de l'impact des activités humaines sur la biodiversité pyrénéenne. Pour certains, en particulier les partisans de la conception classique du sauvage, les activités humaines sont des facteurs de biodiversité, alors que l'homme est perçu comme ayant souvent un impact négatif sur le monde sauvage dans la nouvelle culture du sauvage, sauf dans le cas où il intervient pour « gérer ». Cette interrogation rejoint également celle de l'état de « sauvagerie » du monde en général et des Pyrénées en particulier. Pour prendre l'exemple des aires protégées, on note une évolution de la conception occidentale des aires protégées depuis les années 1970. A cette époque on considérait les aires protégées comme des zones d'où devait être exclue toute activité humaine qui portait atteinte à l'idée d'une nature vierge et qui « dégradait » le milieu. Les populations étaient expulsées ou interdites de toute activité ayant un quelconque impact sur le milieu, comme exemple en Tanzanie pour les Hadzabe et le parc du N'Gorongoro ou à Bornéo pour les Penan le Gunung Mulu National Park comme j'ai pu moi-même le constater dans les années 1990³⁹, pour prendre volontairement des exemples éloignés des Pyrénées. Grâce aux travaux d'ethnologues et de botanistes, il est apparu que les activités humaines pouvaient être source de biodiversité et que la plupart des territoires étudiés, qui semblaient apparemment « vierges » de toute intervention humaine étaient en réalité parsemés de traces d'activités humaines antérieures (Balée, 1994), (P. Grenand, 1980 ; Bahuchet et al., 2001), (P. Grenand, 1992) (Balée, 1998). Il a également été constaté

³⁹ Pour d'autres exemples, on peut se reporter à l'article de (Colchester, 1996), en commençant par les Shoshone lors de la création du parc de Yellowstone en 1872. « En Ouganda, en 1992, 30 000 habitants des forêts/colons agricoles ont été expulsés sous la menace des armes dans le cadre d'un projet financé par la Banque mondiale, la Communauté européenne, le DANIDA et le NORAD visant à créer un couloir laissé à l'état sauvage entre la réserve forestière de Kibale et le Parc national de la Reine Elisabeth, provoquant un appauvrissement massif, des incendies, des pillages, l'abattage du bétail et d'autres graves violations des droits de l'homme, notamment les pertes de vies humaines (Feeney, 1993). ». L'auteur donne également des exemples en Inde ou aux Philippines.

que des déplacements de populations suite à la création d'aires protégées avaient entraîné un appauvrissement de la biodiversité dans certaines zones du fait de la disparition des activités humaines et/ou en périphérie (Colchester, 1996)⁴⁰.

Par conséquent, (i) il faut tenir compte du fait qu'il n'y a pratiquement pas d'endroit dans le monde qui n'ait pas été façonné par l'homme, y compris les Pyrénées, où les paysages y ont été façonnés par l'homme. Il reste par contre des zones très peu touchées et où le terme de « jardin » a du mal à rendre compte de l'état du milieu. Les ours résident dans des endroits les moins accessibles non par choix, comme d'autres espèces emblématiques des Pyrénées, mais parce qu'ils y sont contraints par les activités humaines ; (ii) toute activité humaine n'est pas synonyme de destruction de la biodiversité. Comme affirmé par de nombreux auteurs (par exemple Descola, 2007), il est par conséquent absurde de vouloir interdire ou limiter des pratiques de populations qui depuis des milliers d'années ont forgé l'espace dans lequel elles vivent aujourd'hui. Il est indispensable de prendre en compte cette réalité historique et de cesser de voir ces lieux comme de purs joyaux d'un paradis inviolé. Les « résistances » des populations ont d'ailleurs fait l'objet d'évolutions législatives au milieu des années 2000. En France, la Loi n°2006-436 du 14 avril 2006 relative aux parcs nationaux, aux parcs naturels marins et aux parcs naturels régionaux accorde désormais une plus grande place aux conceptions des populations locales et aux activités humaines à l'occasion de la création de zones protégées (Assemblée Nationale, 2006). A l'échelle des Pyrénées, des données doivent être collectées pour mesurer l'impact des activités humaines sur la biodiversité. Comme indiqué par Benhammou, l'impact écologique de l'élevage ovin mérite un vrai débat (2007 : 533). Ses effets sur la biodiversité doivent être étudiés à l'aune des pratiques et des activités actuelles⁴¹.

Par ailleurs, comme souligné par S. Bobbé (2001), le sauvage en France est aujourd'hui un sauvage maîtrisé, un sauvage *under control*, que l'on marque, piste, gère, que l'on anthropomorphise en lui attribuant des noms (Ziva, Cannelle, ...). En réalité, « on est dans une fausse biodiversité car on gère tout »⁴². L'ours reste tout de même imprédictible, et suffisamment autonome pour surprendre par ses comportements (déplacements importants tout au long de la chaîne, disparition ou discrétion, par exemple) et au sein des sauvages, il semble être un des plus difficiles à prévoir, notamment en raison de ses capacités d'adaptation.

Il est également nécessaire de revenir sur le caractère d'agresseur des troupeaux de ours par opposition à ses tendances pacifiques. Les cultures vivrières ayant disparues des montagnes pyrénéennes par l'uniformisation des pratiques agricoles liées à la PAC, les seuls problèmes de

⁴⁰ Beaucoup d'écologues et de défenseurs de l'environnement ignorent par exemple que dans les jardins abandonnés des Ka'apor du Brésil on trouve une biodiversité végétale bien supérieure car les espèces végétales plantées par les hommes ont perduré. Et il en est ainsi dans de nombreuses régions d'Amazonie. Sur le territoire wayana sur lequel je travaille en Guyane française, on trouve de nombreux lieux qui hébergent des espèces végétales dont le milieu n'est pas, à l'origine, propice à leur implantation. Les travaux de C. Tardy ont d'ailleurs mis en évidence l'impact de la pratique de l'agriculture des populations amérindiennes au cours des deux derniers millénaires et ont permis de comprendre la mosaïque actuelle du paysage comme l'héritage de l'ensemble des transformations survenues dans le passé sous l'action de différents facteurs naturels et anthropiques (Tardy, 1998).

⁴¹ On pourrait ajouter un (iii) à ce qui précède en rappelant qu'il est faux de croire que nos ancêtres, comme le monde rural actuel « aimaient ou aiment la nature » et la connaissait ou la connaisse. Comme indiqué dans la première partie à propos de la taxinomie zoologique dans le monde rural, les animaux pouvaient/peuvent être classés en trois catégories : les animaux domestiques, les gibiers et les « autres ».

⁴² Naturaliste professionnel d'une Institution publique française en charge de la gestion des espaces et des forêts, Vallée d'Aure, Hautes-Pyrénées. Entretien filmé – F. Breitenbach/E. Martin, Janvier 2010. Cf. également Digard (1999).

cohabitation avec les agriculteurs sont axés sur la production ovine. Il faut rappeler que les cheptels pyrénéens étaient autrefois essentiellement bovins, des bêtes mieux armées pour résister à des ours. Les pertes en bétail cristallisent une partie du débat. Elles constituent l'expression la plus identifiable et la plus « médiatique » par ses aspects spectaculaires et par les émotions qu'elles suscitent. Mais surtout, l'absence de chiffres officiels, reconnus par tous, contribuent à alimenter les controverses et les représentations excessives dans un sens ou dans un autre. Comme indiqué en introduction de cet article, en 2010 sur 570 000 ovins présents dans les Pyrénées, environ 17 000 ont disparues, toutes causes confondues (foudre, dérochement, prédation de toutes nature, ...). Or, l'ours a été reconnu responsable de la mort de 167 ovins cette année-là. L'ours paraît aujourd'hui un agresseur assez « modeste » si on le compare au loup⁴³. Toutefois, le présenter comme un végétarien est sans doute desservir l'animal car c'est lui retirer tout droit à se comporter comme le sauvage qu'il est censé être. Comme remarqué par S. Bobbé, ce serait tenter de protéger un prédateur de lui-même, de sa propre nature (2001). Les chiffres des pertes causées par les chiens divagants sont sans commune mesure avec celui des pertes causées par l'ours (plusieurs milliers). Cette cause est rarement évoquée par le monde rural. Dans notre enquête, nous l'avons relevé une fois⁴⁴. Au travers de la figure du chien errant, on touche au statut réellement particulier de l'ours, même pour les éleveurs opposés à sa présence. Au-delà des arguments contre sa présence, le fait que les prélèvements des chiens errants ne soient pas médiatisés illustre ô combien le statut de ce dernier. C'est avant tout qu'ours et chien errant n'ont pas le même statut symbolique. Le chien errant ou divagant n'est rien, il n'est plus un animal domestique (temporairement pour le chien divagant) et il n'est pas un animal sauvage. Il n'y a pas d'équipe de suivi des chiens errants ! Par conséquent ses prélèvements sur le bétail, qui doivent probablement être très importants, sont plus ou moins pardonnés et n'éveillent pas de passion. Mais l'ours ! l'ours ! En voilà un qui ne passe pas inaperçu. Pour S. Bobbé, cela illustre clairement un échec de la domestication, et on n'est pas très prompt à médiatiser cet échec (2001).

Sur la question de la dangerosité pour l'espèce humaine, il est intéressant de rappeler que le dernier « accident » remonterait au XIX^e siècle⁴⁵. Ce qui fait de l'ours pyrénéen un animal peu enclin à l'agression envers l'homme et sans commune mesure avec les morts provoquées chaque année par les cervidés ou les sangliers par exemple en France. De là à transformer l'ours en agneau, ... Cela rejoint le débat plus large de la dangerosité de la nature. S. Dalla Bernardina (2006) critique cette acceptation tacite de la « bonté de la nature », ce révisionnisme éthologique sur le ton de l'ironie : « La nature n'est pas dangereuse, il suffit de la connaître, de comprendre sa véritable identité, et de là, on n'a plus peur et on oublie ces vieilles idées désuètes et d'un autre temps. ». La littérature enfantine regorge d'histoires où le comportement des animaux n'a rien à voir avec l'éthologie : réconciliations improbables, bannissement de la violence interspécifique, ... Le discours médiatique (de Walt Disney à Brigitte Bardot) refoule le caractère tragique de la vie sauvage pour proposer un discours sur la bonté, un monde douxereux. Le caractère « naturel » d'un comportement ne doit pas être confondu avec « acceptable ». La nature moderne n'offrirait plus l'opportunité du danger, à moins de le mériter, c'est-à-dire de ne pas se comporter comme il aurait fallu. « Qu'il doit être excitant de tomber dans les griffes de ces fauves élancés, au regard doux et innocent » (Dalla Bernardina, 2006).

⁴³ Cf. *Le loup, Idées reçues* (Bobbé, 2003)

⁴⁴ « Les chiens, ils peuvent faire autant de dégâts qu'un ours. Seulement, si c'est un chien !... alors ... ! », nous a confié un berger de la vallée d'Aure. Entretien filmé – F. Breitenbach, Juin 2010.

⁴⁵ Un « accident » est relaté notamment en 1876 où deux bergers français de Saint-Lizier avaient péri en luttant contre un ours qui avait ravi une chèvre (Praneuf, 1988).

Enfin, l'ours est également le support d'autres problèmes que rencontre le monde rural, en particulier sa perte de souveraineté sur l'espace et l'évolution de l'agriculture. La montagne n'est plus aujourd'hui un territoire enclavé. Elle est le théâtre d'usages variés, traversée par une multitude d'activités sportives, touristiques par exemple, qui amènent un grand nombre de visiteurs, ainsi qu'une forme de prospérité. La montagne n'est pas simplement peuplée d'éleveurs, de bergers et de chasseurs, mais de nombreuses populations néo-rurales, de fonctionnaires, de commerçants, sont venus dans le massif depuis le développement du tourisme et le développement de l'attrait pour les zones de montagne. Pour les éleveurs, ce succès rend la présence de l'ours encore davantage impossible dans la mesure où la fréquentation du massif ne peut laisser de zones de tranquillité aux ours. En cela, leurs préoccupations rejoignent celles des naturalistes, pour lesquels l'espace doit être protégé en réservant des zones qui permettent aux animaux de se reproduire ou de ne pas subir de perturbations en raison d'une trop grande fréquentation⁴⁶. Mais, l'arrivée de populations humaines aux conceptions et idées différentes obligent à partager l'espace. L'ours est une pierre de plus dans le « jardin » des agriculteurs, car il est perçu comme un emblème de cette invasion de leurs vallées par de nouveaux venus. Ces nouveaux venus veulent au contraire bénéficier de la présence de l'ours. La conception et le partage de l'espace sont des facteurs clés de divergence qui expliquent également les oppositions. Ainsi, les Pyrénées sont médiatisées comme destination touristique ouverte au monde. Mais sur la question de l'ours, le local reprend du poil de la bête face au national.

Quant à la situation de l'agriculture de montagne, « la présence d'une population ursine ne peut à elle seule remettre en cause l'agriculture de montagne »⁴⁷. Selon F. Benhammou, personne n'a arrêté l'élevage à cause de l'ours, c'est donc un problème annexe à un problème plus vaste qui est celui de la déprise agricole et le niveau des revenus qui sont soumis aux aléas d'un marché de la viande et du lait déprimé et aux aides qui ne suffisent plus à leur procurer un revenu décent à certains. D'autres profitent de ce système de primes. C'est également le sentiment d'ingérence d'un état centralisateur dans l'utilisation de la montagne.

Slovénie et Italie : la part des ours

Nous avons également enquêté en Slovénie et en Italie dans des zones de montagnes dont le relief et l'activité économique sont semblables à ceux des Pyrénées : la région de Kočevje en Slovénie et le massif des Abruzzes en Italie. Il convient de préciser que ces travaux ont été de courte durée. Nous avons rencontré une quinzaine de personnes dans chaque pays : des éleveurs, des bergers, des responsables de gestion d'espaces protégés ou de la faune, des responsables d'association de préservation de l'ours, des observateurs ponctuels ou réguliers des ours. Il convient de préciser également qu'il n'existe pas de recherches en sciences humaines sur la question des représentations autour de l'ours dans ces deux pays. Mais il paraît intéressant de relever quelques données et de tenter de les interpréter.

⁴⁶ Le grand tétra est à ce titre un exemple d'espèce qui résiste mal à la perturbation de son environnement et au dérangement. La fréquentation en progression constante des zones d'hivernage par le ski de randonnées ou les randonnées en raquettes a fait disparaître le grand tétra de zones géographiques où il était habituel de le rencontrer.

⁴⁷ Eleveur de la vallée d'Aure, Entretien filmé – F. Breitenbach/E. Martin, Janvier 2010.

La Slovénie couvre une superficie de 20 000 km² soit l'équivalent du massif Pyrénéen et culmine à 2864 mètres d'altitude. Le pays compte 2 millions d'habitants. La population d'ours, estimée entre 450 à 500 individus, occupe les 2/3 du territoire. La plus forte concentration se situe au sud-ouest dans la région de Kočevje avec une densité d'environ un ours pour 10 km² soit une densité 33 fois supérieure à celle des Pyrénées. Son abondance amène les autorités à une régulation et 80 ours sont tués par an. En ce qui concerne les dommages créés par l'ours, selon M. Jonozovic de l'Institut Slovène des Forêts, ces dernières années il y a eu entre 300 et 800 dommages attribués à l'ours chaque année et cela porte essentiellement sur les champs, les récoltes céréalières, les ruches⁴⁸ et les vergers. Si la saison de fructification des arbres forestiers comme le hêtre, le châtaigner et le chêne est bonne, l'ours ne créera pas beaucoup de dégâts sur les champs de maïs, les vergers ou les potagers. Les dommages sur les ovins ont été en moyenne entre 300 et 400 moutons tués par l'ours. Les éleveurs utilisent des moyens de protection, comme des clôtures ou des chiens, ce qui est une modalité bien acceptée dans les zones où l'ours est présent depuis longtemps, et mal acceptée par les éleveurs dans les zones périphériques où l'ours n'est pas régulièrement présent. La perception de l'animal paraît positive et la notion de patrimoine national souvent relatée. Malgré la densité, les Slovènes ne limitent pas leurs déplacements dans la montagne et il n'est pas rare d'apercevoir des traces d'ours. Dans les Balkans, on faisait autrefois des offrandes de grains à l'ours le 30 novembre pour s'assurer une bonne moisson, rite auquel était associé un culte rendu aux morts dans lequel caractère psychopompe de l'ours était loué (Praneuf, 1988).

En Italie, le Parc National des Abruzzes situé à 150 km de Rome, s'étend sur 100 000 ha, soit l'équivalent d'environ quatre cantons pyrénéens. Il abrite une population d'une cinquantaine d'ours et de nombreux grands mammifères tels que le cerf, le sanglier et le loup. C'est un paysage de moyenne montagne alternant estives et grandes hêtraies. Le siège du Parc, ainsi qu'une station de ski, sont situés dans le village de Pescasseroli. L'ensemble du territoire est fréquenté par 2 millions de visiteurs par an et a su maintenir une activité agropastorale. Selon D. Damico et R. Latini du Parc national des Abruzzes, il y a environ 20 000 ovins sur le parc et chaque année 5 à 700 dégâts dont 80 % sont dus aux loups et aux chiens. Les éleveurs (avec des troupeaux de quelques dizaines de bêtes à plus de mille cinq cent) gardent les troupeaux et utilisent des bergers. Il y a régulièrement des dégâts sur les ovins, mais les éleveurs rencontrés ont souligné combien ils étaient fiers d'avoir cet animal sur le territoire. Certains éleveurs utilisent son image sur leurs produits pour labelliser leur production. Par contre les ours font des dégâts moins acceptés lorsqu'ils descendent dans les cultures des vallées adjacentes pour se nourrir dans les champs de carottes par exemple. Comme en Slovénie, l'idée de patrimoine naturel et culturel est apparue. C'est un animal décrit comme très puissant mais toujours mystérieux et solitaire. Il semble que de nombreuses histoires aient existé à propos de l'ours tant chez les bergers que les bûcherons, comme l'histoire de Tata Urze. Egalement des jeux avaient lieu, dans lesquels l'ours prenait une place importante et qui semblent être des rites de passages. Des fêtes existaient également au cours desquelles des hommes se déguisaient en ours à cornes en étant couverts d'une pelisse de céréales, pour célébrer un rite agraire ou le retour annoncé du printemps⁴⁹.

⁴⁸ En Slovène, l'ours c'est *mêdved*, le « mangeur de miel » (Praneuf, 1988).

⁴⁹ On retrouve ces fêtes dans l'Europe centrale et germanique. Un personnage ursin couvert de rameaux, de branches ou de paille est promené dans les rues au début du Carême. Cet « ours de paille » est rossé et on lui arrache sa paille que l'on place dans les nids de poules et d'oies pour transmettre la fertilité que représentent

On semble retrouver une image de proximité avec l'homme. Aucun mouvement contre l'ours n'est jamais né dans les Abruzzes et aucun accident n'a jamais été déploré⁵⁰. Il est également intéressant de noter que dans ce territoire, les habitants n'ont jamais eu de droit de chasse.

Dans ces deux régions d'Europe, l'ours n'a jamais disparu ce qui peut expliquer en partie pourquoi il y a moins d'hostilité de la part du monde agricole, habitué à se protéger. On retrouve par contre des oppositions dans les zones périphériques où les ours mènent des incursions. Dans ces zones, les principaux dégâts portent sur les végétaux cultivés : légumes et maïs en particulier, mais également les fruits dans les vergers. On trouve dans ces deux régions l'association de l'ours à des rites agraires. Il semble que dans les Abruzzes, le problème ne soit pas l'ours, mais la raréfaction des producteurs. Dans cette région, la déprise agricole est très forte, l'espace se ferme, il y a de moins en moins de cultures. L'inquiétude semble être de faire vivre les ours sur un territoire où il devient difficile de se nourrir. Le problème c'est la disparition des hommes ! Et non des ours. L'enjeu pourrait être de continuer à maintenir cet ancien équilibre entre les hommes, la montagne et l'ours. La culture de céréales, de fruits est ainsi une des ressources importantes de l'ours. Or dans les Pyrénées, elles ont bien disparu. Comme le rapporte Louis de Dax en 1858 à propos des Pyrénées, cité par O. de Marliave (2000), l'ours aime à se nourrir de blé, maïs, avoine, seigle, prunes, noisettes et raisins. Or on ne cultive pratiquement plus en montagne aujourd'hui, ce qui raréfie les ressources des ours et les concentre sur les ovins. Par ailleurs, on retrouve en Italie et en Slovénie la nouvelle culture du sauvage qui s'est donc répandue à travers toute l'Europe. Le parc des Abruzzes compte 2 millions de visiteurs par an, dont une partie vient pour tenter d'apercevoir un ours.

Un autre point à noter est que l'observation des ours est possible, voire commune dans ces régions, particulièrement dans les Abruzzes. On peut estimer que cette disponibilité de l'animal à l'observation le rend moins mystérieux, énigmatique, que le voir c'est se l'approprier en quelque sorte. Dans les Pyrénées, il est totalement invisible, c'est un fantôme qui ne manifeste sa présence que lorsqu'un matin un éleveur monte voir ses brebis et découvre un carnage. Il est possible qu'avec le renfort des populations, il devienne plus facile de le voir dans les Pyrénées, comme cela commence à être le cas⁵¹. « L'homme qui a vu l'ours » reste encore exceptionnel. Lorsque l'on dira « j'ai vu un ours » et non plus « l'ours », c'est qu'une autre perception sera à l'œuvre. Ce sera peut être aussi parce qu'un autre animal occupera le terrain ou les terrains. Car une autre caractéristique de la Slovénie et surtout des Abruzzes est la présence de loups. Il semble que là où le loup est présent, l'ours pose moins de problèmes.

Il apparaît que dans le Sud de l'Europe la présence des ours a toujours été liée à celle des hommes, l'enjeu actuel est de maintenir les liens bénéfiques entre les activités agricoles, la montagne et l'ours. Les données manquent pour caractériser les représentations anciennes et contemporaines sur l'ours en Slovénie et dans les Abruzzes. On peut d'ailleurs faire ce constat pour beaucoup de régions

ces « poils » printaniers. L'ours de paille était une représentation de l'esprit qui préside à la croissance des céréales (Praneuf, 1988).

⁵⁰ Ce qui est confirmé par les travaux de J.P. Mercier (Mercier, 2010)

⁵¹ Une femelle a été observée en juillet 2011 et en juillet 2012 dans les Pyrénées au même endroit en train de consommer des fleurs d'ombellifères. Cf. les images tournées par F. Breitenbach – Altaïr nature et visibles sur <http://www.youtube.com/watch?v=Q3eNOUGBOSU>

d'Europe. Tout un travail reste à conduire pour comprendre les perceptions contemporaines de l'ours au travers du continent européen, en particulier dans les pays du Sud de l'Europe.

Conclusion : la balkanisation des perceptions

La séparation de la nature et de la culture nous est propre et les autres peuples ne partagent pas cette opposition. « La question de la nature ne s'est guère posée sur eux. C'est là un fétiche qui nous est propre, fort efficace au demeurant, comme tous les objets de croyance que les hommes se donnent pour agir sur le monde » (Descola, 2005). Mais à l'intérieur de notre culture occidentale, des nuances plus ou moins contrastées existent et des conceptions différentes sont à l'œuvre. Les différents points de vue sur la nature ont permis de mieux comprendre pourquoi l'ours était rejeté par certains et revendiqué par d'autres. Nous espérons avoir démontré que les différentes appréciations étaient tout à fait légitimes, qu'elles n'étaient pas des blocs imperméables, qu'elles étaient chacune peuplées d'un imaginaire propre dans lequel certaines représentations devaient être nuancées et replacées dans une perspective historique ou géographique.

Ces perceptions sont le fruit d'une histoire des rapports que l'Occident a noué avec son environnement. C'est également le cas à l'échelle des Pyrénées. L'histoire récente du massif a vu la disparition de la culture de montagne et de la production de céréales et de fruits. Or, il semble que l'histoire de l'ours dans le Sud de l'Europe, depuis qu'il s'est réfugié dans les montagnes ait été liée à celle des hommes et qu'il dépende en partie, à partir d'un certain niveau de population ursine de leurs productions. Le problème devient alors de sauver les hommes.

Alors pourquoi l'ours ? Pourquoi les prédateurs ? Pourquoi sont-ils plébiscités par la nouvelle culture du sauvage ? Ce qu'on aime chez les prédateurs c'est leur spontanéité, leur caractère instinctif, leur force et leur beauté. Pour Descola, la prédation est une des six formes possibles de relations structurantes entre les entités qui peuplent le monde. Tout animal, homme compris, doit renouveler ses réserves d'énergie par l'absorption d'un corps distinct. C'est un mécanisme central de la préservation du vivant, une disposition dont nous avons hérité de notre phylogénèse (2005). Dans un ouvrage récent, S. Dalla Bernardina (2011) tente de comprendre pourquoi les prédateurs suscitent aujourd'hui autant d'attrait. Il s'agirait non pas tant de la conséquence de dispositions intérieures que le produit, la construction inhérente au vivre en société qui s'adresse à l'Autre. La partition actuelle serait celle du sauvage en raison notamment de son caractère rare, une sorte d'effet de mode et d'effet de marché. En complément, cet article a rappelé que cette « nouvelle » culture du sauvage était née au XIX^e siècle, que le monde rural perdait peu à peu son emprise et que par conséquent, on est loin de l'effet de mode. C'est bien toutes les images contemporaines qui ont été décrites de l'ours qui le rendent populaire et parmi elles, les figures de proximité avec l'homme, mais également sa force, la potentialité de sa violence qui témoignent de l'existence d'un monde que l'on ne maîtrise pas, et c'est cela qui est rare.

Il serait intéressant de mieux tenir compte des spécificités françaises d'accès aux ressources naturelles avant et après la révolution française de 1789, en comparaison des autres pays du Sud de

l'Europe. En effet, jusqu'au XVIII^e siècle, dans bien des régions des Pyrénées, par dérogation au droit féodal, certains pyrénéens, en particulier les seigneurs jouissaient d'un privilège immense : celui de pouvoir chasser librement tout gibier dans les bois, en particulier les « bêtes rousses » (ours, renards, cervidés)⁵², au motif qu'ils devaient se protéger contre une surabondance d'animaux nuisibles. Ce privilège n'était pas donné au reste de la population des campagnes et constitue l'un des droits revendiqués à la Révolution (Praneuf, 1988). Il serait également pertinent de comprendre l'influence des mouvements de contestations collectives du milieu du XIX^e siècle dans les Pyrénées comme la guerre des Demoiselles, qui sont une des manifestations, déjà anciennes, d'opposition de la société civile à l'entreprise centralisatrice de l'État. Ces spécificités pyrénéennes expliquent également une partie des oppositions.

Pour aller plus loin, il conviendrait de tenir compte du contexte géographique et de raisonner non à l'échelle du massif, mais région par région, voire vallée par vallée. Car la situation du Pays basque, la perception de l'environnement qu'ont les producteurs doit receler des différences avec ce que l'on trouve en Ariège par exemple. Le grand paradigme de l'opposition sauvage et domestique, de même que celui de l'espace domestiqué recèlent en vérité une multitude de perceptions suivant les époques, les traditions culturelles et les conditions sociales. Ainsi dans cette conception *naturaliste*, pour reprendre les termes de Descola, on discerne des croyances de l'ordre de l'animisme, comme la possibilité de mariages interspécifiques entre l'ours et l'homme, son caractère d'alter ego ou son anthropomorphisation exubérante (que ce soit dans la culture classique du sauvage ou dans la nouvelle). Les rites agraires dans lesquels les ours sont associés pourraient se rattacher à de l'analogisme. Toutes ces traditions vernaculaires, qui sont peut-être pour certaines des reliques de l'ère préchrétienne, bien éloignées des dogmes de l'Eglise, sont contenues dans la littérature orale, les folklores, les discours et mériteraient d'être analysées à l'aune des différents ordres décrits par cette grille de lecture anthropologique.

Bibliographie

ADDIP (2008) ² Le bilan de l'ADDIP, coordination pyrénéenne, Empreinte Ours - Lettre d'information semestrielle de l'Etat sur le programme de restauration et de conservation de l'ours brun dans les Pyrénées, n°5.

ASSEMBLÉE NATIONALE (2006) ²Loi n°2006-436 du 14 avril 2006 relative aux parcs nationaux, aux parcs naturels marins et aux parcs naturels régionaux, 2006

BAHUCHET S. et al. (2001) ²Des forêts et des hommes²: un regard sur les peuples des forêts tropicales, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 2001

⁵² Cf. de Marliave (2000)

- BALÉE W.L. (1998) *Advances in historical ecology*, New York, Columbia University Press, (The historical ecology series, 1998
- BENHAMMOU F. (2007) *Crier au loup pour avoir la peau de l'ours*: une géopolitique locale de l'environnement à travers la gestion et la conservation des grands prédateurs en France: thèse pour obtenir le grade de docteur de l'École nationale du génie rural, des eaux et forêts de Paris, spécialité Sciences de l'environnement, mention Géographie, Thèse de doctorat, [s.n.], [S.I.], 639 p.
- BOBBÉ S. (2002) *L'ours et le loup*: essai d'anthropologie symbolique, Paris: Ed. de la Maison des sciences de l'homme, Institut National de Recherche Agronomique, 2002, 258 p.
- BOBBÉ S. (2003) *Le loup*, Paris, Le cavalier bleu, (Idées reçues, ISSN 1625-9157); 60, 2003, 128 p.
- BOBBÉ S. (2001) *Les nouvelles cultures du sauvage ou la quête de l'objet manquant*. État de la question, <http://ruralia.revues.org/>.
- BOUCHET J.-C. (1990) *Histoire de la chasse dans les Pyrénées françaises*: XVIe-XXe siècles (ours, loups, lynx, bouquetins, rapaces, saumons), Pau, Mairimpouey, 1990, 253 p.
- BOURDIEU P. (2001) *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Éditions du Seuil, (Points. Série Essais, ISSN 1264-5524); 461, 2001, 423 p.
- BREITENBACH F., MARTIN E. (2011) *L'ours, Une histoire d'homme*, Altaïr Nature, 2011
- BRULÉ P. (1990) *De Brauron aux Pyrénées et retour*: dans les pattes de l'ours, *Dialogues d'histoire ancienne*, 16, 2, p.p. 9-27.
- CHICHLO B.P. (1980) *L'Ours, l'autre de l'homme*: travaux soviétiques récents, [S.I.], [s.n.], 1980.
- COLCHESTER M. (1996) *Au-delà de la « participation »: Peuples autochtones, conservation de la diversité biologique et aménagement des aires protégées*, 186.
- DALLA BERNARDINA S. (2006) *L'éloquence des bêtes*: quand l'homme parle des animaux, Paris, Ed. Métailié, (Collection Traversées, ISSN 0291-4387, 2006, 199 p.
- DALLA BERNARDINA S. (2011) *Le retour du prédateur*: mises en scène du sauvage dans la société post-rurale, Rennes, Presses universitaires de Rennes, (Essais (Rennes. 2005), ISSN 1951-3321, 2011, 132 p.
- DESCOLA P. (2005) *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, (Bibliothèque des sciences humaines, 2005
- DIGARD J.-P. (1999) *Les Français et leurs animaux*, [Paris], Fayard, 1999.
- ESPINASSOUS L. (2005) *Le loup, l'ours et le pastou*: histoires au coin du feu, [Pau]: Cairn; [Tarbes], Parc national des Pyrénées, 2005, 151 p.
- FABRE D. (1976) *Le monde du carnaval (note critique)*, *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 31, 2, p.p. 389-406.
- FABRE D., LACROIX J. (1978) *La vie quotidienne des paysans du Languedoc au XIXe siècle*, Paris, Hachette littérature, (La Vie quotidienne (Paris. 193?), ISSN 0768-0074, 1978, 479 p.
- FLÉCHET J. (1980) *L'Orsalhèr*, 1980

GASTON III (2008) [La chasse de Gaston Phoebus, comte de Foix, envoyée par lui à Messire Philippe de France, duc de Bourgogne...]: avec des notes et la vie de Gaston Phoebus, Nîmes, Lacour-Ollé, (Rediviva (Nîmes), ISSN 0989-4616, 2008, 284 p.

VAN GENNEP A. (1977) [Manuel de folklore français contemporain, Paris, A. Picard, (Manuels d'archéologie et d'histoire de l'art, 1977.

GRENAND P. (1980) [Introduction à l'étude de l'univers Wayãpi]: ethnoécologie des Indiens de Haut-Oyapock (Guyane française), Paris, Société d'études linguistiques et anthropologiques de France, (Langues et civilisations à tradition orale, Publié avec le concours du Centre national de la recherche scientifique et de l'Office de la recherche scientifique et technique outre-mer., 1980

GRENAND P. (1992) [The use and cultural significance of the secondary forest among the Wayapi indians, in M. Plotkin et L. Famolare dir., Sustainable harvest and marketing of rain forest products, Washington, Island Press, p.27-40.

MARLIAVE O. DE (2000) [Histoire de l'ours dans les Pyrénées]: de la préhistoire à la réintroduction, [Bordeaux], Ed. Sud-Ouest, (Références (Bordeaux. 2000), ISSN 1621-0956, 2000, 254 p.

MATHIEU R. (1984) [La Patte de l'ours, L'Homme, 24, 1, p.p. 5-42.

MAUDHUY R. (2012) [Mythes et légendes de l'ours, [Urrugne], Pimientos, 2012, 206 p.

MERCIER J.-P. (2010) [L'Europe des ours, Saint-Claude-de-Diray, Éd. Hesse, 2010, 382 p.

PASTOUREAU M. (2007) [L'ours]: histoire d'un roi déchu, [Paris], Éd. du Seuil, (La Librairie du XXIe siècle, ISSN 1628-5255, 2007, 419 p.

PITTE J.-R. (2011) [Histoire du paysage français]: de la Préhistoire à nos jours, Paris, Tallandier, (Texto (Paris. 2007), ISSN 1957-9322, 2011, 440 p.

PRANEUF M. (1988) [L'Ours et les hommes dans les traditions européennes, Paris]: Imago, diff. PUF, 1988, 163 p.

SÉBILLOT P. (1984) [La faune, Paris]: Éd. Imago, diffusion Payot, 1984, 386 p.

TARDY C.1969- (1998) [Paléoincendies naturels, feux anthropiques et environnements forestiers de Guyane française du tardiglaciaire à l'Holocène récent]: approches chronologique et anthracologique, Thèse de doctorat, [s.n.], [S.I.].